

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE — Imprudence. A. Nonesvais. — Fruit de la visite des pauvres. A. Legentil. — Vincent de Paul et Alger. Le Moine. — Credo. Papu Harel. — Grain de bon sens. Francisque Sarcey. — La Marraine magnifique. Reboul. — La mort de l'avare. Balzac. — Correspondance. Table des matières.

IMPRUDENCE

Un malheur ne vient jamais seul : il est aussi vrai de dire qu'on ne se contente jamais d'une imprudence, ces sortes de choses aiment la société. Il y a un an, nous faisons une imprudence, j'entends au point de vue humain. Le nombre de nos écoliers s'était accru de 50 sur l'année précédente, il était juste de se contenter de ce progrès. Au lieu de cela, nous disposons du dernier coin qui soit libre dans la maison pour donner asile à nos apprentis-orphelins. Etions-nous embarrassés de ce local ? n'allez pas le croire. Les aumônes arrivaient-elles en abondance au point de nous gêner ? il n'y a que cette sorte de gêne que je ne connais pas ! — En commençant cette œuvre nouvelle, j'avais pris une résolution bien arrêtée, celle de placer nos apprentis dans les ateliers de la ville, mais de ne rien faire pour avoir une école professionnelle. Or il n'y a pas un an que la résolution est prise et je viens d'y manquer. Cependant en qualité d'enfant d'Eve, je me hâte de dire : " ce n'est pas ma faute."

Si vous vous souvenez de ma causerie du mois dernier, vous comprendrez qu'il y a des enfants que je ne puis remettre sur la rue, ne serait-ce que pour se rendre à l'atelier. Il faut leur laisser le temps d'oublier leurs fredaines d'autrefois, il n'est pas moins nécessaire de les éloigner des occasions. D'autres enfants représentent si peu, que les patrons ne consentent pas à les prendre. Je me suis donc vu obligé de les garder à la maison et pour les occuper, de trouver un métier quelconque. Voilà pourquoi vous verrez bientôt paraître des Revues, brochures, traits, etc., portant cette adresse " *Imprimerie du Patronage.*" Eh bien oui, vous ne l'auriez jamais cru, me voilà imprimeur : vous en êtes surpris, je le suis encore plus que vous. Dès le mois prochain nos " Fleurs de la Charité " sortiront de nos ateliers, une Revue scientifique sera elle aussi imprimée par nos enfants. Si donc vous voulez publier vos

mémoires, faire connaître vos poésies que tout le monde ignore encore, nous sommes à votre disposition. Si ces ouvrages sont de trop longue haleine pour vous, vous pourrez débiter dans l'art très simple de rédiger une carte de visite et nous l'imprimerons avec plaisir.

J'avais bien raison d'appeler cette entreprise une imprudence ; mais comme j'y suis pour peu de chose et que le bon Dieu me paraît le plus grand coupable, j'ai confiance dans l'avenir. Bien souvent on m'avait exprimé le désir de voir une école professionnelle fondée au Patronage, aux désirs on joignait les promesses. J'espère qu'aux promesses on ajoutera la réalité qui permet de soutenir les œuvres de charité.

A. NUNESVAIS, Ptre,

de la Congrégation des FF. de S. Vincent de Paul.

Fruit de la visite des pauvres

Oh ! qui dira les vertus des pauvres ! qui dépeindra ces vertus humbles et cachées qui n'ont pas même à être oubliées, car elles ne paraissent jamais au jour et ne sont vues que du Père qui voit dans le secret. Or, le Père permet que nous les voyions quelquefois, afin d'affermir notre foi, de stimuler notre charité et d'accroître notre humilité.

Non seulement, en apprenant à connaître la misère on connaît mieux le monde qu'en se répandant parmi les heureux du siècle, mais on arrive à prendre de l'humanité une idée beaucoup plus relevée. En effet, on voit les vertus des pauvres, vertus quelquefois héroïques. Il est facile de croire à la Providence, quand on est heureux. La tempérance, où ce qu'on prend pour elle, est aisée à qui rien ne manque ; la modération des désirs ressemble alors un peu à la société. On ne devient pas humble parce qu'on a une position honorable, mais on est sujet à nourrir un orgueil discret qui passe pour de la modestie, et que les mondains prennent volontiers pour tel, à charge de revanche.

Le riche peut donc, à bon marché, passer pour vertueux. Mais le pauvre ! . . . Il est une première vertu, qui pour lui renferme presque toutes les autres, c'est la résignation, mais ce n'est pas une vertu facile. Sentir le besoin, sentir le manque, non pas des commodités de la vie, mais du pain de chaque jour, essayer les dédains, les affronts, et se dire : " Mon Dieu,

tout cela est bien fait, je ne mérite pas mieux. Gloire à Dieu qui m'éprouve !” Voilà qui est héroïque ! Voir les biens et les maux de la vie si inégalement répartis ; voir les années succéder aux années, en ne faisant qu'aggraver ses souffrances ; voir quelquefois des iniquités se consommer sans être jamais redressées, et ne pas douter de la Providence, de la justice et de la bonté de Dieu, voilà qui est difficile ! Et c'est ce que nous voyons, non pas toujours, mais assez souvent, pour compenser bien des mécomptes et nous consoler de bien des tristesses. Heureux du monde, qui trouvez le fardeau de la vie lourd à porter, allez voir un pauvre résigné, car il y en a, et, puis plaignez-vous, si vous l'osez ! O vous dont la foi s'ébranle, allez voir un pauvre pieux, courbant humblement la tête sous la main divine qui le frappe ; écoutez un bon acte de foi sortir de ses lèvres, et puis, doutez, si vous pouvez !

Quand la visite assidue des pauvres ne servirait qu'à leur faire rendre justice, ce serait déjà un véritable service à rendre à l'humanité. Que les docteurs de mensonge et les prophètes de discorde prêtent au peuple des vertus de fantaisie et lui adressent des louanges qui ne servent qu'à l'enivrer et à l'égarer ; nous, chrétiens, à la lumière de la foi, nous verrons les véritables vertus de ces hommes qui sont nos frères, mais nos frères en Jésus-Christ.

A. LEGENTIL.

Vincent de Paul et Alger

Au commencement du règne de Louis XIV 60,000 captifs chrétiens gémissaient dans les bagnes de Tripoli, Tunis, Bizerte, Fez et à Alger, où il y en avait 20,000 à la chaîne. Les traitements horribles auxquels ils étaient soumis, surtout les femmes et les enfants, dépassent souvent tout ce qu'on a dit des ergastules de l'antiquité, car ce n'étaient pas seulement des esclaves, mais surtout des chrétiens qu'on voulait faire souffrir.

On les faisait travailler presque nus sous le soleil ardent et on les bâtonnait le soir avec fureur. A la moindre rébellion on les brûlait.

* * *

Ni Richelieu, ni Mazarin, ni Louis XIV ne daignaient s'occuper de ces milliers de Français : le temps des Croisades était

passé de mode. Nous avons des consuls à Alger, Tunis et Tripoli ; mais peu surveillés, peu soutenus, ils ne s'occupaient que de faire fortune et n'usaient même pas du privilège acquis d'avoir un chapelain chez eux.

Saint Vincent de Paul, l'ancien captif de Tunis, chercha en vain à leur faire comprendre la grandeur de leur mission, et, puisque selon l'usage du temps, ces charges se vendaient, il conçut l'idée hardie, pour venir en aide aux esclaves, d'acheter pour ses missionnaires les consulats d'Alger et de Tunis.

Ces consuls missionnaires moururent presque tous martyrs, ou de la peste, ou sur les bûchers, ou à la gueule d'un canon. Le premier d'entre eux M. Guérin, ancien soldat, éclata de joie en apprenant que M. Vincent lui permettait d'aller mourir au milieu des captifs et des Turcs.

— Vous voilà bien heureux, lui dit quelqu'un, vous allez enfin vous faire pendre en Barbarie !

— J'espère davantage, répondit-il l'œil enflammé de zèle ; je compte sur le pal et sur mieux encore !

* * *

Le plus illustre de ces consuls qui disaient la messe sous leur pavillon, celui qui devait survivre à saint Vincent de Paul et préparer la conquête d'Alger, Jean LeVacher, jeune homme sur le point de se marier, rencontre un obstacle inattendu. Saint Vincent de Paul, auquel il raconte sa déconvenue découvre en cette frêle enveloppe une âme de fer.

— Quittez le monde, dit-il, et je vous enverrai en Afrique. Et à peine ordonné prêtre, il l'envoie.

Mais c'est un enfant ! s'écrie le Nonce étonné au moment de le bénir.

— Il a vocation pour cela, répondit le Saint inspiré.

* * *

A Marseille, épuisé par le voyage, il tombe malade, et le supérieur de la mission écrit qu'il ne peut le lancer en un tel voyage évidemment impossible.

Le Saint ordinairement si doux, mais parfois si fort, répond ces lignes :

Je prie M. Chrétien (c'était le nom du supérieur), répond aussitôt Vincent, de faire embarquer au plus tôt M. LeVacher. Si la faiblesse occasionnée par la maladie est si grande que ce missionnaire n'ait pas la force de se rendre à pied jusqu'au

vaisseau, qu'on l'y porte et qu'il s'embarque, quel que soit son état. Si, après avoir fait vingt ou trente lieues, il ne peut résister à l'air de la mer, qu'on l'y jette dedans.

* * *

Jean Le Vacher a été le héros de l'Afrique : il a tenu tête au dey, souffert les avanies, fut chassé, battu, alla de baigne en baigne, achetant un peu de douceur à prix d'or aux bêtes féroces, continua seul sa mission féconde en une longue vieillesse ; vicaire apostolique il entraîna son frère auprès de lui et mourut à Alger glorieusement attaché à la gueule d'un canon, brisé par un boulet tiré sur des Français.

* * *

Les consuls de France sont maintes fois bâtonnés, jetés en prison ; l'un d'eux, Fr. Barreau est racheté par les économies des captifs qui se cotisent tous pour le sauver. Saint Vincent de Paul, va trouver Mazarin, Anne d'Autriche, le jeune Louis XIV, il réclame avec indignation pour ces hommes qui portaient en eux la majesté de la France.

C'est alors que, voyant qu'il ne pouvait compter sur la France officielle, et ne voulant pas céder au conseil d'abandonner l'œuvre, le vieillard octogénaire, après avoir conçu la pensée de faire des consuls, en conçoit une plus étrange, plus hardie qui devait avoir son épilogue en 1830 : " Je lèverai une flotte et j'irai au secours des chrétiens captifs ; je combattrai ceux qui se jouent de notre sang et de l'honneur français. "

Laissons parler son historien :

Il entama des négociations avec un marin intrépide, connu sous le nom du chevalier Paul, qui, né dans une barque, s'étant caché dans un navire prêt à lever l'ancre et embarqué ainsi malgré le capitaine, devint rapidement de mousse matelot, de matelot soldat, de soldat capitaine, et enfin à force d'exploits merveilleux chef d'escadre, lieutenant général et vice-amiral des mers du Levant. Notre Saint l'avait rencontré un jour chez le cardinal Mazarin, et au sortir du palais il lui avait confié son projet. Une expédition pareille, si hasardeuse et si belle, n'était pas pour déplaire au chevalier Paul. Il l'accueillit avec enthousiasme. Saint Vincent s'occupa immédiatement de réunir les fonds nécessaires, et afin d'écarter tous les obstacles il obtint même du cardinal-ministre et de Louis XIV par l'entremise de la duchesse d'Aiguillon, que cette expédi-

tion au lieu de n'être qu'une expédition privée, revêtirait une sorte de cachet officiel. On a un certain nombre de lettres de saint Vincent de Paul destinées à exciter le zèle du chevalier Paul et à préparer l'expédition. " Je vous prie écrivait-il à M. Get, supérieur à Marseille, de voir ce chevalier de ma part, de le congratuler de ce dessein ; qu'il n'appartient qu'à lui de faire de tels exploits ; qu'il en a déjà fait de fort beaux ; que son courage, avec sa bonne conduite et ses bonnes intentions, donne sujet d'espérer un heureux succès de cette entreprise ; que je m'estime heureux de porter son nom et de lui avoir fait autrefois la révérence chez M. le cardinal, et que je lui fais un renouvellement des offres de mon obéissance... Vous l'entretenez du traitement qui a été fait à M. le consul d'Alger (M. Barreau,) et lui pourrez dire qu'il relèvera la France des insultes que ces barbares prennent sur elle ; qu'il ne saurait faire une œuvre plus agréable à Notre-Seigneur."

Tout était donc à peu près préparé, lorsque saint Vincent de Paul mourut, et l'expédition n'eut pas lieu. Mais l'idée de cette expédition ne mourut pas avec notre Saint. Recueillie par la pieuse duchesse d'Aiguillon et transmise par elle au duc de Beaufort, commandant de l'armée navale, reprise avec plus de vigueur par Tourville, elle eut un commencement d'exécution sous l'amiral Duquesne, qui jeta un millier de bombes dans Alger, ce qui obligea les Turcs à capituler et ce qui excita parmi les chrétiens d'Occident et surtout parmi les Français un véritable enthousiasme.

C'est alors que périt Le Vacher en refusant de faire cesser le feu, et un jour le premier évêque français d'Alger un saint, Mgr Dupuch, s'écriera que le boulet l'a lancé aux cieux.

LE MOINE.

CREDO

Je ne suis pas de ceux que la vie embarrasse,
Je répugne aux langueurs des hommes d'aujourd'hui,
Ma croyance est profonde et j'y trouve un appui
Sur lequel ont compté les meilleurs de ma race.

Le faible, dans son cœur, examine la trace
Du chagrin, du remords, de la peur, de l'ennui.
Je chercherai plus haut et verrai mieux que lui,
Je ne suis pas de ceux que la douleur terrasse.

Je sais qu'il faut chanter : je chante. C'est ma foi.
Je sais qu'il faut lutter : je lutte. C'est ma loi.
Pour achever mon hymne et pour garder mes armes.

Je n'ai, pauvre pécheur, qu'à regarder la croix
Où l'Homme-Dieu versa tant de sang et de larmes.
Le doute et la froideur ne viendront pas. Je crois.

PAUL HAREL.

Grains de bon sens

Vous vous rappelez peut-être le pamphlet, jadis célèbre, de Paul-Louis Courier, qui avait pour titre : " Piétons pour des paysans qu'on empêche de danser. " J'aurais bonne envie d'intituler ce Grain de bon sens : " Piétons pour de bonnes religieuses qu'on empêche d'élever un cochon. "

Vous avez bien lu : un cochon ! C'est d'un cochon qu'il s'agit, et je ne vois pas pourquoi j'aurais les scrupules de l'abbé Delille, qui, n'osant prononcer ce mot, proscrit par le bel usage disait dans sa traduction des *Géorgies* :

Et d'une horrible toux les accès violents
Etouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Ce cochon appartenait aux Franciscaines. Permettez-moi de vous le présenter avant de vous parler de lui.

Quand on arrive à Royat par la route de Clermont-Ferrand, on monte une côte et l'on aperçoit, en bas, près du viaduc du chemin de fer, une petite chapelle trapue, bâtie à l'extrémité d'un terrain rectangulaire clos de mur.

De la hauteur où l'on est placé, on plonge par-dessus les murs ; on voit sur trois côtés de longs corps de bâtiments blanchis à la chaux ; à gauche, une mignonne maison carrée, un potager, un verger, quelques parterres, des arbres, des plantes grimpanes ; une croix surmonte la porte d'entrée.

Tout cela propre, bien tenu, triste. On a vite reconnu un de ces asiles que les religieuses ouvrent à la misère ou à la maladie. Et, en effet, paraissent des Franciscaines, la corde autour des reins, qui vont et viennent affairées au milieu de leurs pensionnaires.

Ces pensionnaires ont le costume traditionnel de tous les orphelinats : robe sombre, pélerine, tablier bleu, bonnet noir qu'éclaire un bout de ruban violet. Mais, costume à part, c'est un singulier pensionnat. Quoique ce soit l'heure de la récréation, quel silence ! C'est que beaucoup sont muettes. Combien

peu en voit-on qui courent ou qui marchent ? C'est que beaucoup sont paralytiques. Aucune ne chante ni ne rit. C'est que toutes sont un peu faibles d'esprit, ou démentes, ou idiotes. Depuis trente ans que l'asile est ouvert, une seule est parvenue à faire sa Première Communion. Chez les Franciscaines !

“ Nous sommes ici, m'écrivit un de mes amis, quelques baigneurs qui avons voulu jouer au Président de la République et rendre visite aux bonnes Soeurs. En pareil cas, le chef de l'Etat fait améliorer l'ordinaire. Nous nous sommes informés quelle friandise régalerait le plus les jeunes filles. Elles demandèrent du pain blanc.

“ Sur les pas d'une jolie parisienne qui vient quêter pour elles à la messe, nous entrons dans la cour où les infortunées nous attendent. Aussitôt de leur groupe sombre, une des plus petites se détache et vient étourdiment se jeter dans ses jambes. Son visage est radieux ; elle lève vers nous des yeux pleins d'une joie innocente. Elle nous montre ses poupées : Mlle Agathe et Mlle Berthe. Jamais je n'ai vu sur une figure humaine ravissement si extatique ; la malheureuse a soixante ans et ses cheveux sont gris

Tout le monde s'était levé pour nous faire honneur. Songez donc ! des gens qui ont donné du pain blanc ! Une seule demeure obstinément assise dans son fauteuil de bois. Elle n'a pas de jambes e'le n'en a jamais eu.

“ *Sed et ceterumque sedebit.*

“ Une autre, en revanche, nous fait politesse. Elle s'incline se relève ; plonge par une autre révérence ; et se redresse encore. Ah ! c'est trop à la fin ! Nous n'y pouvons rien, ni personne ! Elle est affligée de la paralysie agitante.

Nous demandons son nom à une autre. Elle ne sait pas, elle n'a jamais pu l'apprendre. Très bonne repriseuse du reste.

“ Une petite fille à figure d'octogonaire, à qui nous demandons son âge, nous répond d'une voix cassée, qui passe à tra- une bouche sans dents :

“ J'ai quinze ans.

“ Nous tressaillons à la vue d'une autre qui nous rit ; c'est Albert Brasseur, vu à travers un ver grossissant. Voilà bien les deux boules de loto qui lui servent d'yeux, les deux côtes de melon qui figurent ses joues, sa bouche en fente de tirelire. . . . Nous approchons, c'est un hydrocéphale.

“ Nous traversons le réfectoire dont les assiettes, étincelantes de propreté, nous font faire un triste retour sur nous-mêmes. Oh ! si dans les meilleurs hôtels de Royat, on nous en donnait de pareilles ! Nous visitons le dortoir où de longues rangées de lits étalent des draps éclatant d’une blancheur immaculée.

“ Immaculée, quel nom de force quand on songe. Elles ont 90 malades et 20 sœurs. De ces Sœurs, 8 se consacrent entièrement aux soins du ménage : lessive, cuisine, jardinage, etc. Il n’en reste que 12 pour surveiller la troupe dolente, pour la laver, la coucher, la débarbouiller, la nettoyer la nettoyer ! Et enfin pour la nourrir.

“ La nourriture ! C’est le grand problème. Ni la commune ni le département, ni l’Etat n’allouent un centime de subvention. Comment ces dames s’en tirent-elles ? Des quêtes dans les hôtels, quand les hôteliers le permettent, des quêtes à l’église, des tournées de quêtes chez les paysans. Ils ne sont pas riches, les Auvergnats ; ils ne donnent pas d’argent. Leurs aumônes, c’est du blé quand l’année est bonne, des châtaignes, un crouton de pain, et, par-ci par-là, un morceau de lard. ”

Ce mot me ramène au cochon dont je vous ai promis l’histoire . . .

La Révérende Mère des Franciscaines eut un jour une illumination d’en haut. Les ménagères industrieuses font autant que possible tout faire à la maison. Pourquoi chez elle ne ferait-on pas des côtelettes de porc et du boudin ? Il suffirait d’avoir un cochon :

Le porc à s’engraisser coûtera peu de soins.

Une bonne âme le donna, tout frétilant et tout rose ; un hôtel du voisinage fournit pour le nourrir les épluchures de ses cuisines. Quand il fut à point, on le mangea, et avec les économies réalisées sur l’achat des provisions, on en acheta deux autres. Tout le monde était content ; l’hôtelier, qu’on débarassait de ses détritiques, les pensionnaires qui faisaient connaissance avec la charcuterie, la Sœur économe et même le cochon.

Dame ! c’est un cochon privilégié, nourri des déchets de premier choix, entouré d’égards, aimé des infirmes qu’il amusait, pouvait-il souhaiter un destin plus enviable ? Peut-être, dans les longues rêveries où il passait ses journées,

voyait-il de devant ses petits yeux mi-clos s'entrelacer vaguement des formes indécises et menaçantes ; chapelets de saucisses, guirlandes de boudin Mais quoi ! partout ailleurs ne lui eût-il pas fallu, un jour ou l'autre sauter le pas ? C'était la fin inévitable. En attendant il faisait chère lie. Courte et bonne, c'est la philosophie des cochons. Que d'hommes sont cochons en ce point, comme en quelques autres !

Les honneurs ne manquaient même pas à ce roi des cochons. A l'hôtel, il était considéré comme faisant partie de l'office, puisqu'il aidait les *plongeurs* à nettoyer les assiettes. Si l'on eût ouvert entre tous les plongeurs de Royat un match d'adresse à faire reluire les plats, c'est le cochon des Sœurs qui eût remporté le prix. Est-ce assez flatteur, pour un cochon, de tenir le record de la propreté !

Ces beaux jours, hélas ! se sont obscurcis. Un procès, un misérable procès en fut la cause.

Un propriétaire, qui était voisin des Sœurs, s'avisa de revendiquer un bout de terrain dont les Franciscaines avaient toujours eu la jouissance. Il plaida contre elles : les tribunaux lui donnèrent tort. Il en conçut un vif ressentiment, et, ne pouvant faire retomber sa vengeance ni sur les Sœurs, — des saintes, — ni sur les infirmes, — des innocentes, — il s'en prit au cochon.

Qui veut noyer son chien l'accuse de rage. De quoi pouvait-on accuser cette pauvre bête ? Depuis le cochon de saint Antoine, jamais animal de son espèce ne fréquenta meilleure compagnie : des religieuses, des prêtres, des pauvres tous membres de Jésus-Christ, voilà quelle était sa société habituelle.

Ne sortant jamais, reclus, lui aussi, il donnait l'exemple de la réserve et de la sagesse. Ce n'était point un oisif, car il était sans cesse occupé à transformer en chairs succulentes d'infâmes détritiques qui auraient empoisonné la voie publique, soulageant le service de la voirie, employé modèle, un quasi-fonctionnaire. (Seules, les vertus du père de famille lui faisaient défaut. Était-ce bien sa faute ?)

Eh bien ! son ennemi, le plaideur battu et grincheux, sut trouver le défaut de sa cuirasse de lard ; il l'accusa de sentir mauvais. Lui, sentir mauvais ! Lui, bouchonné et lavé par des mains expertes à des nettoyages plus compliqués et plus répugnants !

Lui, dont le logis était situé dans une cour de 5000 mètres carrés ?

Lui, que le réfectoire du couvent séparait du voisin qui prétendait être incommodé de son odeur !

Ce voisin avait sans doute, après la perte de son procès, fait un nez . . . un nez habile à percevoir les parfums les plus lointains. Car jusque-là il avait vécu en bonne intelligence avec le cochon des sœurs. Qui eût pu s'attendre à ces intermittences d'odorat ?

Le voisin se plaignit : les Franciscaines ne votant point, l'autorité municipale lui donna raison contre elles.

Pauvres Sœur du bon Dieu ! elles eurent beau se lamenter ; les infirmes eurent beau crier et gémir. On n'écoula que le voisin qui grognait. Très expresses défenses et inhibitions furent faites aux Franciscaines d'élever un cochon, dans un coin de terrain grand comme la cour du Louvre, au bord d'une route, entre des arbres et des rochers. Il faut obéir ; on tua le cochon, on le mangea et, depuis lors, on n'en engraisse plus d'autres. Ce sont les notes du boucher qui enflent.

Mais on aura beau faire, il y aura toujours des cochons à Royat.

FRANCISQUE SARCEY.

LA MARRAINE MAGNIFIQUE

“ Hélas ! ma pauvre Madeleine,
J'ai couru tous les environs :
Je n'ai pu trouver de marraine,
Et ne sais comment nous ferons.

“ Au nouveau-né que Dieu nous donne
Nul n'a craint de porter malheur
En lui refusant cette aumône ;
La pauvreté fait donc bien peur ?

“ Et cependant, tout, à l'église,
Pour le baptême est préparé.
Faut-il que l'heure en soit remise ?
Que dira notre bon curé ? ”

Mais tandis que l'on se lamente,
Une dame, le front voilé,
La robe jusqu'au pied tombante,
S'offre à ce groupe désolé.

“ Dites-nous, bonne demoiselle,
Qui peut vous amener ici ?
— Pour votre enfant, répondit-elle,
Soyez désormais sans souci :

“ Je viens pour être sa marraine,
Et je vous jure, sur ma foi,
Que par ma grâce souveraine,
Il sera plus heureux qu'un roi.

“ Au lieu d'une pauvre chaumière,
Il habitera des palais,
Dont le soleil et la lumière
Ne sont que de pâles reflets.

“ Et, dans cette magnificence,
Loin de vous rester étranger,
Il brûlera d'impatience
De vous le faire partager.

— Quoi ! l'enfant qui nous vient de naître
Doit avoir un pareil destin ?
Hélas ! Nous n'osions lui promettre
Que l'indigence et que la faim.

“ Quelle puissance est donc la vôtre ?
Etes-vous ange ou bien démon ?
Répondez-nous ? — Ni l'un, ni l'autre ;
Mais, plus tard, vous saurez mon nom.

— Eh bien ! s'il faut que l'on vous croie,
Si, pour nous tirer d'embarras,
Le ciel près de nous vous envoie,
Prenez notre fils dans vos bras.”

Sur les marches du baptistère
L'enfant est aussitôt porté ;
Mais de l'onde qui régénère
Dès que son front est humecté,

Au jour qu'il connaissait à peine
Il clot la paupière et s'endort...
Elle avait dit vrai, la marraine ;
Car la marraine était la mort.

REBOUL.

Si nous aimons véritablement Dieu nous devons avoir de
l'affection pour les pauvres qui sont ses amis.

S. VINCENT DE PAUL.

La mort de l'avare

Le bonhomme fut enfin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. Grandet fut condamné par M. Bergerin. En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugénie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement ce dernier anneau d'affection. Dans sa pensée, comme dans celle de toutes les femmes aimantes, l'amour était le monde entier, et Charles n'était pas là. Elle fut sublime de soins et d'attention pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement. Aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie. Dès le matin il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Il restait là sans mouvement, mais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui venaient le voir et la porte doublée de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait ; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les closiers, ou donner des quittances. Il agitait alors son fauteuil à roulettes jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle plaçât en secret elle-même les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis il revenait à sa place silencieusement aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef, toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps. D'ailleurs, son vieil ami le notaire, sentant que la riche héritière épouserait nécessairement son neveu le président, si Charles Grandet ne revenait pas, redoubla de soins et d'attentions : il venait tous les jours se mettre aux ordres de Grandet, allait à son commandement à Froidfond, aux terres, aux prés, aux vignes, vendait les récoltes, et transmuait tout en or et en argent qui venait se réunir secrètement aux sacs empilés dans le cabinet. Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon :

— Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas.

Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille :

— Y sont-ils ? y sont-ils ? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.

— Oui, mon père !

— Veille à l'or ! . . . mets de l'or devant moi !

Eugénie lui étalait des louis sur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet ; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible.

— Ça me réchauffe ! disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent qu'il regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser l'image du Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir, et ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide.

— Mon père, bénissez-moi, demanda-t-elle.

— Aie bien soin de tout ! Tu me rendras compte de ça là-bas.

BALZAC. *

Celui-là seul qui connaît bien ses misères peut concevoir l'obligation qu'il a de supporter les autres.

S. VINCENT DE PAUL

La charité dissipe le mépris, et nous fait voir ce qu'il y a de beau et de bon en notre prochain pour nous le faire estimer.

S. VINCENT DE PAUL

Une maison où règne la charité est un paradis, car Dieu habite là où est la charité.

S. VINCENT DE PAUL

* Honoré de Balzac auteur de la *Comédie humaine*, œuvre des plus dangereuses. Cet écrivain a transporté dans ses romans toute la fougue de son imagination, toutes les convoitises du bien-être, de la jouissance dont lui-même a été dévoré.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
A	
A nos Zélateurs et Zélatrices.....	1, 144
Apprentis-Orphelins, (A. Nunesvais).....	1
Aumône, (L') (Légende Espagnole).....	23
Arbre de Noël, (A. N.).....	34
Arbre (L') de Noël de l'enfant étranger (Comte Allemand).....	62
A propos de Maison de Famille.....	65
A l'hôtel de (M. Aigueperse).....	83
A propos de Bazar, (Rusticus).....	106
A propos du French Shore.....	174
B	
Bonne année.....	49
C	
Chose vue en un jour de printemps, (V. Hugo).....	6
Ce que pèse un brin de paille.....	35
Chapelle, (La) blanche, (J. Lemaitre).....	51
Compliments sincères.....	72
Contrastes, (A. Nunesvais).....	81
Charité.....	90
Comment assister les pauvres, (Bossuet).....	118
Cantique, (G. Vicaire).....	165
Credo, (Paul Harel).....	182
D	
De l'influence des journaux sur la santé, (E. Ourliac).....	14
Des théâtres. (Ch. Lefebvre).....	20, 39, 59, 76
Dieu rend au centuple.....	163
E	
Ermite, (L').....	148
Espérance, (A. Nunesvais).....	161
Enfant, (V. Hugo).....	175
F	
Frère Nutricius, (Ch. Buet).....	93
Frère Joseph, (Ed. Ourliac).....	78, 93, 100
Fleurs du cœur.....	134
Fruit de la visite des pauvres, (A. Legentil).....	178
G	
Grain de bon sens.....	183
H	
Histoire d'un dîner, (A. Nunesvais).....	47
I	
Inauguration de la chapelle du Patronage.....	67
Imprudence, (A. Nunesvais).....	177
J	
Jeunesse et Charité, (P. V. Delaporte).....	98, 119, 128

L	
La mode dans la charité, (A. N.).....	3
Lettre ouverte à M. le Supérieur du Patronage. (E. Piché).....	4
Les boucles de l'abbé Cochin.....	5
La pauvreté.....	16
La servante de M. le curé, (Ch. Buet).....	45
Les langes de l'Enfant Jésus, (Reboul).....	59
Les pestiférés.....	63
Lettre de L. Veillot.....	68
Le médecin et St-Antoine, (Th. Lefebvre).....	88
La jeunesse et les conférences de St-Vincent de Paul.....	105
Les riches ne sont reçus dans l'église que pour servir les pauvres, (Bossuet).....	108
Le chien charitable.....	118
Les histoires de Théodore, (L. Veillot).....	121, 131, 147
La dame de charité, (L. Veillot).....	141
Le gâteau des rois, (Ern. Hello).....	156
La terre, (P. Harel).....	167
La lampe du sanctuaire, (Gilberte).....	171
M	
M. le curé au bal, (Alex. Leclerc).....	29
Maison de Famille, (A. Nunesvais).....	33, 112
Mort, (La) de Champlain, (Serge Usène).....	41
Marraine (La) magnifique, Reboul.....	187
Mort (La) de l'avare, (Balzac).....	189
N	
Nouvelle Méthode, (A. Nunesvais).....	33, 113
Notre-Dame de la Salette.....	112
Notre-Dame de la Soledad, (Légende Espagnole).....	117
Nes défunts.....	176
P	
Projet, (A. Nunesvais).....	116
Première communion, (A. Nunesvais).....	129
Premier sacrifice, (Gilberte).....	151
Q	
Qui donne aux pauvres prête à Dieu, (Conte Hindou) C. Buet.....	7
R	
Résignation, (L. Veillot).....	26
Rapport sur l'Œuvre des Sourds-Muets.....	156, 153
S	
St-Antoine et St-Vincent de Paul.....	64
St-Antoine et les poissons, (Traduction A. F. Ozanam).....	91
Souvenir d'un aumônier. (A. N.).....	124, 131, 168
Singulier assaisonnement.....	127
Ste-Elizabeth et le lépreux.....	142
T	
Tabernacles, (A. Nunesvais).....	97, 114, 130
U	
Un Divorce (conte Provençal).....	26
Un bal manqué, A. N.).....	101
Un bienfait n'est jamais perdu, (A. Nunesvais).....	145
V	
Vie de M. Le Prévost.....	11, 18, 42, 56, 69, 87, 99, 125, 143, 165
Vincent de Paul et Alger, (Le Moine).....	179